

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LA FILLE DE MARGUERITE

DEUXIÈME PARTIE.—MILLE DE TERRYS.

XIII

Dix pas tout au plus le séparèrent de la porte du pavillon lorsque d'une voix avinée mais vibrante il avait entamé ce refrain de lugubre mémoire.

Léopold Lantier, assis près du feu de charbon de terre et préparant son grog, l'entendit. Il frissonna de tout son corps en se rappelant que ces paroles avait été pour lui le signal d'un assassinat, l'assassinat qu'il croyait avoir commis sur la personne de Renée.

— C'est Jarrelonge ! murmura-t-il en serrant les poings. Cet idiot-là devrait bien choisir une autre chanson !...

La porte de la rue s'ouvrit et se referma. Des pas pesants traversèrent la petite cour capitonnée de neige, puis l'huis du pavillon tourna sur ses gonds à son tour.

Jarrelonge ouvrit une troisième porte, celle de la chambre à coucher et s'arrêta, s'accotant au chambranle pour se soutenir et regardant Lantier :

— Oh ! oh ! fit-il en bégayant et avec un rire idiot, on se paye à soi tout seul un petit balthazar ! Milord n'est donc pas allé à son cercle aujourd'hui ?... Milord n'était donc invité chez aucun ambassadeur ?...

Léopold haussa les épaules.

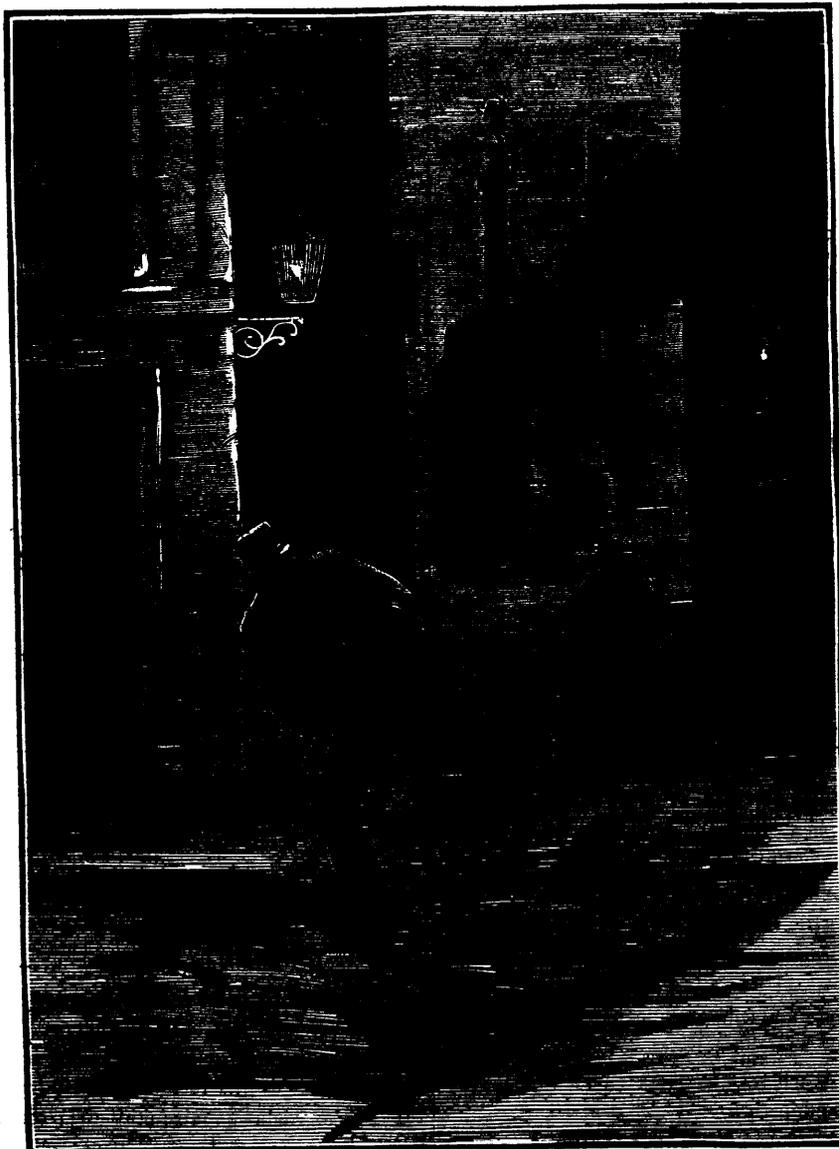
— Il est ivre comme une demi-douzaine de Polonais ! pensa-t-il.

Puis tout haut et d'un ton brusque il ajouta :

— Allons, entre et ferme la porte...

— Fermer la porte ?... répéta Jarrelonge.

— Oui, parle !



— Attends, attends, je vais te délier les jambes...

— Ah ! bah ! et pourquoi ça donc ?

— Parce que tu as assez bu...

— Assez peut-être... répliqua l'ivrogne avec aigreur. Oui... assez... mais pas trop.

— Est-ce comme ami ou comme domestique que je la fermerai...

— Comme tu voudras, pourvu que tu la fermes !... Mais dépêche-toi... il fait froid et je suis enrhumé du cerveau...

— A la bonne heure. . . puisque c'est comme ami, j'obtempère...

Le bandit, après avoir repoussé le battant, eut un nouvel accès du rire bestial des gens ivres, et reprit, en parlant du nez pour imiter Lantier :

— Ah ! tu es "enrhubé du cerveau !" Pâte de lièhen et jujube, sirop de fion, ou de tolu, voilà ce qu'il te faut, ma vieille... Qu'est-ce que tu bois là ?

— Un grog américain très chaud.

— Passe-moi la bouteille de rhum.

Et Jarrelonge avança la main pour saisir le flacon. Léopold, au lieu de le mettre à sa portée, l'éloigna vivement.

— Hein ? fit Jarrelonge. Qu'est-ce que c'est ?... Tu me refuses les liquides ?...

— Parfaitement...

— Trop, au contraire ! beaucoup trop !... Et la preuve, c'est que tu ne possèdes plus ton sang-froid.

— Des leçons à papa !

— Oui, des leçons, qui te rappelleront, je l'espère, à la prudence. Qu'est-ce que tu chanta à tue-tête en arrivant ?

Jarrelonge eut un sourire satisfait.

— Ce que je chanta ? répéta-t-il. Un refrain de ma composition dont tu dois te souvenir...

— C'est justement parce que je m'en souviens, que je le trouve compromettant au plus haut point ! Souviens-toi qu'il suffirait d'un mot de ce refrain, entendu et retenu par n'importe qui pendant la nuit du pont de Brey, pour nous conduire où nous n'avons envie d'aller ni l'un ni l'autre.

— Où donc ?

— A la barrière Saint-Jacques ! ! Tu te grises plus souvent qu'à ton tour, mon vieux, et si ça devait continuer nous ne serions pas longtemps camarades...

— Qu'est-ce que c'est ?... M'as-tu fait des menaces ?

— Je ne te fais pas de menaces... Je te donne un avertissement...

L'ivrogne regimba.

— J'aime pas les avertissements, moi ! ! s'écria-t-il. Si je suis dans les vignes, c'est ta faute ! J'ai rien à faire et je m'ennuie.. L'ennuie, moi, ça m'altère ; et quand je suis altéré, je bois, et quand j'ai bu je suis éméché... Y a pas de mal à ça, j'imagine. Et puis, après tout, on n'est pas mariés ensemble, pas vrai, et pour peu que mes agissements te défrisent, tu n'as qu'un mot à dire, je chercherai un autre local.

Léopold pensa aussitôt qu'une excellente occasion se présentait de réaliser, sans esclandre, son projet de séparation. Il résolut d'en faire son profit.

— C'est peut-être ce qu'il y aurait de mieux... répondit-il.

— Oui, n'est-ce pas ? Ce bon garçon de Jarrelonge a servi monsieur, qui présentement a fait sa pelote et qui est truffé de billets de banque comme une oie de chair à saucisses. A cette heure, m'as-tu plus besoin de ce bon garçon de Jarrelonge, et naturellement il lui dit : " Tourne-moi les talons, mon vieux, et fiche le camp ! c'est ce qu'il y a de mieux à faire ! " Très gentil le raisonnement !

— Eh ! répliqua Léopold avec aigreur, tu ne m'as pas servi pour rien ! Je t'ai payé !

— C'est vrai, dit Jarrelonge, tu m'as payé, mais ça ne me fait pas des rentes, et franchement, entre nous, j'avais le droit d'en espérer, car tu m'en promettais à bouche que veux-tu quand tu avais besoin de moi... Enfin, quoi, l'ingratitude est dans la nature ! J'ai cessé d'être utile, donc je suis bon à jeter aux chiens...

— Tout ce qui était à faire, est fait... Moi je ne veux plus me mêler de rien, mais je ne t'empêche nullement de " travailler " avec d'autres... Liberté complète...

— Et tu m'engages à déménager ?

— Puisque tu parais te déplaire ici...

— Sans compter que je deviens gênant, pas vrai ?

— Dame ! on se gêne mutuellement.

— Je commence à le croire.

— Et moi, j'en suis sûr...

— Eh ! bien, mon vieux, c'est entendu... Je ne moisirai pas longtemps dans l'immeuble du passage Tocancier.

— Tu auras raison, mais nous n'en serons pas moins camarades pour cela.

— Parbleu ! autrement ça nous porterait la guigne à tous les deux... Nous ne nous craignons ni l'un ni l'autre puisque nous nous tisons mutuellement et, pour nous séparer bons amis nous allons commencer par régler nos comptes.

Léopold jeta sur Jarrelonge un coup d'œil irrité, et demanda d'un ton gros de menaces :

— De quel comptes parles-tu ? Pour chaque affaire j'ai promis une somme... Est-ce que tu ne l'as pas touchée ?...

— Je n'ai rien reçu pour l'affaire des fausses clefs...

— Elle ne m'a rien rapporté, à moi non plus...

— Turjututu !... fit Jarrelonge en ricanant. Faut compter ça à un autre, mon petit père ! Travailler à l'œil, toi ? Jamais ! T'as empêché les monacos du particulier qui t'emploie.

— Pas un radis.

— Satané farceur !

— Je te répète que je n'ai rien touché, et cela par une excellente raison.

— Laquelle ?

— Les fausses clefs n'ont point servi.

— Je te croirai si ça te fait plaisir, mais je n'en ai pas moins eu le mal de confectionner les rosignols... il est juste de me les payer.

— Soit... Je te donnerai cinq cents francs.

— Tout de suite ?

— Pars-tu ce soir ?

— Non... Faut que je me cherche une chambre... Je vais me mettre dans mes meubles... C'est plus chic et moins compromettant. Les logeurs ont des registres, et la police y fourre son nez. J'aime pas les remarques de ces gens-là...

— Eh ! bien, quand tu partiras, je te remettrai tes cinq cents francs...

— Suffit... Maintenant, offre-moi une petite goutte... (Oh ! je sais bien que j'ai mon compte... Aussi je me contenterai d'une simple larme de rhum, et j'irai dormir après...

Léopold aimait mieux céder que de discuter. Il prit la bouteille de rhum, remplit un petit verre et le présenta à Jarrelonge qui le vida d'un trait.

— Ça va bien... dit l'ivrogne, en faisant claquer sa langue. Bonsoir et bonne nuit !

Puis il passa dans la chambre où il couchait.

— Allons, pensait l'évadé de Troyes en se frottant les mains, je suis arrivé à mon but plus vite et plus facilement que je ne l'espérais... il est vrai que l'occasion n'est venue en aide... Une fois Jarrelonge parti, je déménagerai à mon tour sans laisser d'adresse, et je n'aurai plus mon gaillard sur les bras.

Le son côté l'ivrogne, tout en se déshabillant, monologuait ainsi :

— Léopold n'est qu'un lâcheur... Aussi je le lâche... Mais, avant de filer d'ici, je ferai dans la baraque une perquisition soignée...

Ensuite il se jeta sur son lit, s'endormit aussitôt d'un lourd sommeil et s'éveilla fort tard le lendemain matin.

L'ex-réclusionnaire était déjà sorti.

Les voleurs de profession, — (la chose est singulière mais indiscutable), — ont une confiance relative en la probité de leurs complices, et cette confiance est rarement trompée.

Le cousin de Pascal ne soupçonnait point Jarrelonge d'avoir l'intention de le voler, mais il le savait curieux et il avait eu soin d'emporter, en sortant, la clef de tous les meubles.

Ce détail frappa le libéré, à qui le sommeil n'avait point du tout fait perdre ses idées de perquisition.

— On se méfia décidément de Bibi ! murmura-t-il en faisant une grimace ironique. On ôta les clefs... En voilà une bêtise ! Comme si les serrures ne me connaissaient pas ! Il est maladroit, l'ami Léopold... Il me prouve qu'il y a dans quelqu'un de ces tiroirs des choses qu'il ne veut pas que je voie... peut-être les noms des gens dont il fait les affaires... C'est ça qui serait une trouvaille ! Enfin, nous verrons bien... Pour le quart d'heure il s'agit de me mettre en quête d'une chambre, mais pas de bêtises, soyons prudent... Je veux pincer à Léopold ce que je pourrai... il pourrait très bien avoir la même idée que moi. Dame ! ça s'est vu... prenons nos précautions...

Jarrelonge ouvrit un meuble, en tira le porte-feuille qui contenait ses économies et le glissa dans sa poche. Il s'habilla ensuite, sortit, se dirigea vers le faubourg Saint-Antoine, déjeûna copieusement dans une orfèvrerie, se fit servir un mazagran et un petit verre, alluma un cigare et se remit en route le nez en l'air, à la recherche d'un logement qui fût libre tout de suite.

Il marchait à l'aventure, descendant le faubourg. Pas un seul écriteau n'attirait son attention.

Après avoir traversé la place de la Bastille, il gagna la rue Saint-Antoine. Toujours rien.

— Je trouverai peut-être plus facilement dans les rues adjacentes... pensa-t-il.

Et il enfila la rue Beautreillis. A peine avait-il fait vingt pas qu'un écriteau frappa ses regards. Cet écriteau portait ces mots :

“Chambre de garçon à louer présentement.—S'adresser au concierge.”

— Si c'est libre c'est mon affaire... se dit Jarrelonge en entrant dans l'allée de la maison.

C'était une vieille construction ayant autrefois fait partie d'un grand hôtel voisin des jardins Saint-Paul.

Le libéré ouvrit la porte de la loge. La concierge, une personne d'une trentaine d'années qui piquait des bottines à la mécanique, leva la tête et le regarda curieusement.

— Vous avez une chambre de garçon à louer, madame ? lui demanda-t-il.

— Oui, monsieur... l'écriteau le dit.

— A quel étage ?

— Au quatrième.

— Le prix ?

— Deux cents francs par an, et défense au locataire d'amener des femmes...

Jarrelonge prit une physionomie surperlativement hypocrite.

— Défense que je comprends et que j'approuve... dit-il. Une maison honnête et bien tenue comme l'est celle-ci ne doit pas servir de théâtre à des commerces illicites...

— C'est le propriétaire qui veut ça...

— Je ne l'en estime que davantage...

— Vous n'avez pas de chien ?

— Non, madame, ni chier, ni chat...

— Vous n'avez pas de perroquet ?...

— Ni perroquet, ni serin.

— Vous n'avez pas de machine à n'importe quoi ?... Les machines sont interdites, sauf au rez-de-chaussée...

— Point de machine d'aucune sorte... Je suis commissionnaire en papiers peints.

— Bien... Voulez-vous voir la chambre ?

— Oui, si elle est libre tout de suite...

— Vous pourrez emménager ce soir pour peu que vous en ayez envie... Ah ! je dois vous prévenir d'une chose...

— Laquelle ?

— On paye un terme d'avance...

— Je me conformerai au règlement et ça ne me gênera pas. Tel que vous me voyez je suis fort à mon aise.

— Tant mieux pour vous. Je vais vous conduire...

La concierge prit une clef, sortit de sa loge dont elle ferma la porte, et s'engagea dans un large escalier dont la rampe de fer forgé datait du dix-septième siècle.

Les paliers étaient amples, les plafonds hauts, les fenêtres larges. Au quatrième la brave femme fit halte pour respirer.

— Y sommes-nous ? lui demanda Jarrelonge.

— Presque... répondit-elle en se remettant en marche et en s'engageant dans un couloir bien éclairé.

Elle s'arrêta devant une porte qu'elle ouvrit.

— Entrez, reprit-elle, c'est là...

La chambre dont Jarrelonge franchit le seuil était large et haute de plafond. Une large fenêtre donnant sur une cour l'éclairait. L'ex-associé de Léopold Lantier jeta un regard autour de lui.

— Diable ! fit-il. C'est une pièce sans cheminée...

— Oui, car on a coupé la chambre en deux par une cloison et la cheminée se trouve dans l'autre moitié... Mais vous pourrez avoir un poêle... Ça chauffe tout autant et c'est plus économique. A moins que vous ne vouliez la pièce à côté et le cabinet attenant... Seulement, c'est un peu cher...

— Combien ?

— Deux cent cinquante francs... Ça vous convient-il ?

— Non, je loue celle-ci... et voici le denier à Dieu.

Jarrelonge mit une pièce de cinq francs dans la main de la concierge enchantée, et poursuivit :

— J'apporterai mes meubles demain...

— Alors aujourd'hui je vais nettoyer, et dès ce soir ça sera prêt...

— Dans un instant j'enverrai un poêle que vous aurez la complaisance de faire monter de suite, et que vous allumerez pour vous chauffer en nettoyant... Voici cent sous pour le combustible... Je vous payerai le terme d'avance en emménageant.

— Et en signant l'acte de location... c'est une habitude du propriétaire...

— Bien, madame...

Le nouveau locataire et la concierge descendirent.

Jarrelonge alla chez un quincaillier, acheta un poêle de fonte muni de ses tuyaux, et donna l'ordre de le porter immédiatement rue Bautreillis.

— Maintenant, pensa-t-il, un lit complet, deux chaises, une table, une armoire, et mon Louvre sera garni.

Il remonta vers le faubourg Saint-Antoine pour faire ses acquisitions.

Au moment où il traversait la place de la Bastille, Isabelle et Renée, cette dernière encore faible sur ses jambes, sortaient de la rue de l'École-de-Médecine et se dirigeaient du côté de la station de voitures qui se trouve le long de la grille du jardin de l'hôtel Cluny.

Zirza fit monter sa compagne dans une voiture à deux places, donna l'ordre au cocher de gagner le boulevard Beaumarchais, indiqua un numéro et s'installa près de Renée.

— Chère nigoune, lui dit-elle, avant de s'occuper d'un logement il faut savoir si madame Laurier vous agréera comme

je l'espère... Si sa réponse est affirmative,—(je n'en doute pas),—nous chercherons votre chambrette dans les environs du magasin, afin que matin et soir vous n'ayez pas à faire une longue course...

Madame Laurier était fort connue sur la place de Paris dans le commerce de la dentelle, quoique sa boutique fût d'apparence modeste. Aucun magasin des beaux quartiers n'était mieux assorti et mieux achalandé.

On y trouvait non seulement des dentelles neuves de toutes provenances, mais encore des dentelles anciennes très rares, d'une valeur considérable.

Madame Laurier, qui se trouvait du mauvais côté de la cinquantaine, tenait depuis vingt-cinq ans cette boutique dont elle avait hérité de sa mère.

Aimant à s'occuper de tout par elle-même, elle se contentait de deux employées : une demoiselle de magasin à qui elle accordait une assez grande confiance, et un "trottin" pour les courses.

Elle suivait assidûment les ventes de la rue Drouot ; pendant ses fréquentes absences la demoiselle de magasin avait la responsabilité tout entière.

Or, depuis près d'un mois madame Laurier se trouvait dans un sérieux embarras, sa suppléante l'ayant quittée pour se marier et s'établir à son compte.

Beaucoup de jeunes filles s'étaient présentées pour remplir l'emploi vacant, mais madame Laurier se montrait difficile. Il fallait d'abord lui plaire de visage et d'apparence, et produire ensuite des références sérieuses. Aucune des postulantes ne se trouvait dans ce double cas.

Zirza, connaissant depuis longtemps la dentellière, était au fait de ces circonstances et comptait bien les faire tourner au profit de Renée.

On arriva boulevard Beaumarchais. Zirza fit descendre la convalescente, renvoya la voiture, traversa le trottoir et s'approcha de la boutique.

Derrière les vitrages, s'étaient des dentelles splendides qui frappèrent Renée d'admiration.

Madame Verdier jeta un coup d'œil à l'intérieur et dit :

— Madame n'est pas là... il n'y a que le "trottin"... Donc, elle n'a pris personne jusqu'à présent. La chance est pour nous... Entrons...

Elle ouvrit la porte. Renée, un peu tremblante, la suivit.

Le trottin, une gamine, rousse de quatorze à quinze ans, à la mine éveillée, à la physionomie bien parisienne, répondant au nom prétentieux de Zénaïde, se leva et vint à elles.

— Madame Laurier est absente ? lui demanda Zirza.

— Oui, madame, mais elle ne tardera pas à rentrer. Voulez-vous l'attendre ?

— Certainement.

— Dans ce cas, voilà des chaises. Prenez la peine de vous asseoir.

— Merci !

Les deux jeunes femmes n'avaient pas eu le temps de s'installer, quand la porte s'ouvrit.

— Voilà madame ! s'écria le trottin.

Madame Laurier, un grand carton sous le bras gauche, arrivait en effet.

— Comment Zirza, c'est vous ! fit-elle en entrant. On ne vous a pas vue depuis je ne sais combien de temps... Je vous croyais ensevelie sous les neiges...

— Vous voyez qu'il n'en était rien... répondit Zirza en riant.

— Alors pourquoi étiez-vous si rare ?

— Je soignais une de mes amies dangereusement malade... mademoiselle...

En disant ce qui précède, elle désignait Renée.

Madame Laurier regarda la fille de Marguerite et parut frappée de sa beauté.

— En effet, dit-elle avec émotion, mademoiselle est bien pâle encore... Asseyez-vous, mademoiselle, je vous en prie...

— Merci, madame... balbutia Renée, je suis plus forte que je n'en ai l'air, et je n'éprouve aucune fatigue...

La voix de l'enfant, une voix d'or, acheva de mettre la dentellière sous le charme.

— Qui me procure le plaisir de vous voir aujourd'hui ? demanda-t-elle à Mme Verdier.

— Ne devinez-vous pas un peu !

— Non, pas du tout...

— La place dont vous m'avez parlé est-elle libre ?

— Oui, toujours... Vous savez que pour être agréée il faut me plaire, et je suis très exigeante.

— Je viens vous demander cette place pour mon amie.

Renée devint pourpre.

Madame Laurier jeta les yeux sur la jeune fille avec un redoublement d'intérêt, et dit vivement :

— Ainsi, mademoiselle, c'est pour vous ?

— Oui, madame... répondit Renée d'une voix mal affirmée, et si vous agréez la prière que vous adresse pour moi mon amie, je vous en serai bien reconnaissante...

— Etes-vous au fait du commerce des dentelles ? demanda madame Laurier.

— Non, madame, je ne connais pas le commerce, mais je connais la valeur des dentelles, les différents points, et je suis assez adroite pour les raccommodes...

— Vous n'avez été employée à Paris dans aucune maison ?

— Non, madame... J'arrive de province.

— Votre famille... commença madame Laurier.

— Elle n'en a plus... interrompit la blonde Zirza. Ses parents sont morts... Elle est seule au monde, et il faut qu'elle travaille, car elle est pauvre et veut rester honnête fille...

La dentellière n'insista pas, et reprit en s'adressant à la fille de Marguerite :

— Quel âge avez-vous, mademoiselle ?

— Dix-neuf ans, madame...

— Vous vous appelez ?

— Renée.

— Ce n'est pas là votre seul nom ?

— Je n'en ai jamais porté d'autre...

L'émotion de madame Laurier était manifeste, et la bonne dame ne cherchait point à la dissimuler.

Elle se leva, prit une dentelle roulée dans un carton, et la mit sous les yeux de Renée, en demandant :

— Quel est ce point ?

Après un rapide examen, la jeune fille répondit :

— Du petit point de Malines...

— Cela vaut ?

— De quarante-cinq à cinquante francs le mètre.

Madame Laurier prit un autre coupon, le présenta à Renée et poursuivit :

— Quel est celui-ci ?

— Du point de Chantilly ancien...

— Combien l'estimez-vous ?

— Ces dentelles sont si rares qu'elles sont sans prix...

La maîtresse du magasin tenta cinq ou six nouvelles épreuves, et obtint chaque fois un résultat satisfaisant.

— Vous êtes vraiment connaisseuse, mademoiselle... dit-elle enfin. Il ne vous manque donc que l'habitude de répondre aux clients et de les servir, car ici nous voyons surtout des dames. Cette habitude, d'ailleurs, s'acquiert facilement quand on y met un peu de bon vouloir...

— Ah ! madame, je ferai tout ce qui dépendra de moi pour plaire à votre clientèle, s'écria Renée.

— Quand pourriez-vous entrer chez moi ?

— Dès demain, madame, si vous avez la bonté de m'agréer.

— Je vous agréer certainement, et vous commencerez non demain, mais lundi, c'est-à-dire dans quatre jours. Employez ces quatre jours à reprendre vos forces, car je vous erois encore très faible quoique vous affirmiez le contraire. Vous ferez ici deux repas, le déjeuner et le dîner, et vos appointements seront pour commencer, de quatre-vingts francs par mois. Vous arriverez au magasin à neuf heures du matin ; vous en partirez à neuf heures du soir... Le dimanche, vous serez libre à midi, après le déjeuner... Cela vous convient-il ainsi.

La fille de Marguerite sentit ses yeux se remplir de larmes.

— Oh ! madame, balbutia-t-elle, c'est plus que je n'aurais osé espérer, et je vous remercie de toute mon âme...

Renée s'était approchée, très émue, de madame Laurier.

Celle-ci lui prit les mains en souriait et dit :

— Je suis certaine d'avance que nous nous entendrons parfaitement. A lundi.

— A lundi, madame...

— Où demeurez-vous ?...

Ce fut Zirza qui répondit :

— Rue de l'École-de-Médecine...

— Au bout du monde ! s'écria madame Laurier.

— Oh ! nous savons bien que c'est trop loin, aussi, en vous quittant, nous allons chercher une chambre aux environs du boulevard Beaumarchais.

— Excellente idée... l'exactitude deviendra facile.

— Permettez-moi de vous remercier pour ma part, et bien cordialement !... fit Zirza.

— Je ne le permets pas, et c'est moi qui vous remercie d'avoir conduit ici mademoiselle Renée...

La visite était terminée ; l'affaire conclue ; les deux jeunes femmes se retirèrent.

— Eh bien ! chère mignonne, vous voilà contente... fit Zirza, une fois sur le trottoir, en prenant le bras de sa protégée qui répliqua :

— Bien contente, oh ! oui, Zirza... et c'est à vous, à vous seule, que je dois le bonheur qui m'arrive...

— C'est très bien, dit la blonde jeune femme, mais il est déjà tard et il s'agit de trouver un nid avant de retourner à la rue de l'École-de-Médecine... Inspectons donc les écritaux. Ayons l'air de regarder s'il va pleuvoir... Seulement, orientons-nous. Sur le boulevard tout est hors de prix, même les chambres de garçons... pour demoiselles seules... mais dans la rue Saint-Antoine, ou dans les rues adjacentes, nous pourrions découvrir ce qu'il nous faut...

— Guidez-moi, fit Renée, vous savez, mon amie, que je ne connais point Paris...

— Oui... oui... soyez tranquille et venez.

Les deux jeunes femmes gagnèrent la rue Saint-Antoine où

rien qui pût leur convenir ne devait être libre avant le prochain terme, et arrivèrent à la rue Beautreillis.

— Là, peut être, reprit Zirza, et ça ne serait pas trop cher, mais j'ai peur que vous ne soyez fatiguée...

— Je vous assure que non ; mes forces reviennent à vue d'œil..

— Alors, explosons...

Madame Verdier et la fiancée de Paul s'engagèrent dans la rue et firent halte devant la maison dont Jarrelonge, quelques heures auparavant, avait franchi le seuil.

Un écriteau collé sur la muraille, à côté de la porte, attira leurs regards.

— "Chambre et cabinet à louer..." lut Renée tout haut.

— Informons-nous... répondit Zirza.

Elles entrèrent.

(A CONTINUER.)

Commencé le 12 octobre, 1882—No 146.

LES DRAMES DE L'ARGENT

PAR RAOUL DE NAVERY

VI

L'ART ET L'ARGENT.

La subite fortune d'André Gualbert pouvait devenir une pierre d'achoppement et ruiner l'avenir artistique au jeune homme.

Deux raisons également puissantes préservèrent Landry de la fierté de l'or qui n'eût pas manqué de saisir un esprit médiocre.

Il était trop Parisien pour n'avoir point assisté déjà à des effondrements de richesse mieux équilibrée que la récente prospérité de son père. Loin de s'en réjouir il s'en effraya ; à tout prix, même au risque de causer un grave mécontentement au récent millionnaire qui s'attendait à voir mener à son fils un train de prince, le jeune homme continuant sa vie laborieuse, parut attendre tout son avenir du résultat de ses efforts.

Il s'applaudit seulement de voir s'améliorer sa situation, parce qu'elle lui procura le plaisir d'acheter des tableaux à des amis besogneux, et de prêter de l'argent à des camarades pauvres.

Et comme Raymond s'étonnait un peu de cette précocité sage :

— Je prévois les revers, répondit le jeune homme ; je me défie des caprices de la fortune, comme on se défie des présents des Grecs. Obtenir le prix de Rome suffit à mon ambition, ce succès remporté, l'avenir m'appartiendra, et cet avenir je le devrai à vos leçons d'abord, à ma persévérance ensuite.

— Allons ! dit Raymond, à vingt ans vous êtes un homme.

Mais le jour même où Landry Gualbert méritait des éloges qu'Armadiou ne prodiguait pas, le maître en ouvrant les cartons de ses élèves trouva dans celui de Jean Bruk un dessin qu'il étudia longtemps.

Assis devant une large table de chêne il réfléchissait le front penché sur la composition de son élève, quand Jean Bruk entrant dans l'atelier vit cette page entre les mains de Raymond.

— Maître, dit-il, je vous demande pardon... Une semblable fantaisie est vraiment indigne...

— D'attirer l'attention d'un homme sérieux, sans aucun doute... Elle ne laisse pas néanmoins de me préoccuper. Professeur j'ai cette habitude, vous le savez, de considérer ceux qui étudient ici, moins comme des élèves que comme des enfants. Je leur prodigue plus que les leçons d'un art matériel, celle d'un esprit amoureux du beau, d'une âme droite, d'une expérience saine. Il m'importe peu d'enseigner à des élèves ne rêvant que des succès d'expositions et d'argent j'en n'adopte que des artistes convaincus, plaçant la recherche de l'art au-dessus de considérations vulgaires. Bon nombre des mes confrères comprennent autrement leur métier ; il ne m'appartient point de les blâmer. Arrivés rapidement à la réputation ils répètent sans cesse à ceux qui suivent leurs leçons : — travaillez, produisez : enrichissez-vous. L'argent fait le bonheur : dans notre siècle l'engouement de la mode conduit plus vite à la fortune que la poursuite du beau. Je vous dis moi : soyez pauvres, s'il le faut ; les besoins de l'homme sont moins nombreux qu'on ne tente de le faire croire.

Gardez la force de lutter ; le succès couronne des efforts constants. Evitez la banalité, le poncif ; soyez vous-même. Que les traditions de l'École ne vous en lèvent rien des qualités, peut-être même des défauts qui vous sont propres. A cette condition, vous me trouverez toujours prêts à vous soutenir. Mais vous en avez aussi été témoin, Jean, chaque fois que j'ai surpris dans un de mes élèves des faiblesses portant atteinte à l'art ; chaque fois que le niveau moral m'a paru baisser, j'ai réprimandé d'abord doucement, avec une paternelle affection ; ensuite j'ai blâmé tout haut. Et quand mes leçons sont démeurées infuotueuses, j'ai dit adieu à celui qui s'égarait dans une voie dangereuse. Vous êtes dans un mauvais chemin, Jean Bruk.

— Ah ! maître pour une plaisanterie...

— Il n'en est point quand on s'attaque aux choses dignes de respect.

Jean Bruk baissa la tête.

— Qui vous a fourni l'idée de ce dessin ?

— Mon Dieu ! le hasard, une phrase en l'air ramassée et traduite par le crayon... Nous étions dans une brasserie ; on avait lu beaucoup de journaux ; quelques rédacteurs de petites feuilles écrivaient même sur les tables. Un directeur jouait aux dominos avec son secrétaire. Tout à coup il interrompit sa partie et dit :

— J'offre cinq louis à qui exécutera une charge spirituelle sur ce que vient de dire Michel Danodau.

— Tenu ! répondis-je.

Immédiatement j'esquissais ma pochade.

Le directeur posa les cinq louis devant moi.

— L'esquisse me plaît, dit-il, j'attendrai demain le dessin.

Le matin, je me mis à la besogne, et le dessin lui fut remis dans la journée. J'en gardai la copie que vous voyez là.

— Pour cinq louis ! répéta Armadiou, vous avez consenti à railler les choses que votre mère vous apprit à vénérer ; vous avez attaché à un piroli des hommes qui semèrent dans votre âme la foi, l'espérance, l'amour... Et se dessin a paru ?

— Oui, monsieur.

— A-t-il obtenu du succès ?

— Je suis obligé de l'avouer.

— Naturellement le directeur de la feuille insalubre qu'il a publié vous en a demandé d'autres.

— Cela est vrai.

— Au même prix ?

— Oui, monsieur, cinq louis.

— Et vous avez accepté ?

— Je suis pauvre...

— Est-ce qu'on est pauvre à vingt ans quand on bataille pour la victoire. Vous vivez, n'est-ce pas ? D'une façon sobre, je le veux bien. Mais mordieu ! à votre âge, j'ai plus d'une fois soupé d'un morceau de pain sec et d'un verre d'eau claire, et je ne m'estimais pas plus malheureux pour cela ! combien de ceux qui viennent ici en font autant. Si vous aviez eu un besoin d'argent immédiat, il fallait venir me trouver, m'expliquer votre souci, et je me serais fait une joie de vous venir en aide. Je vous jure que j'aurais volontiers sacrifié un billet de mille francs, plutôt que de vous voir composer pour cinq louis cette caricature immonde. Jean, vous rompez le traité conclu avec ce journal satirique, où nous nous quitterons. Je ne veux chez moi ni saltimbanques de l'art, ni insulteurs de la religion et de la morale.

— Mais monsieur, répondit Jean Bruk, je n'ai nullement l'intention de me vouer à la caricature. J'acceptais d'en dessiner pour mettre dans ma bourse une certaine somme d'argent, voilà tout !

— Ah ! voilà tout ! fit le maître, et vous croyez que l'on peut impunément attenter à la dignité, à la pudeur de son âme ? qu'il est possible de prostituer son crayon sur la première page des feuilles à deux sous, et de retrouver ensuite la fraîcheur de son imagination, la puissance de son pinceau pour faire encore du grand art. Vous rêvez la promiscuité de la muse ! Les patens avaient faites vierges les neuf sœurs divines, que vous promenez dans les bouges de la pensée, et vous croyez qu'elles en sortiront sans rougeur au front, sans tache à leur tunique blanche... Allons donc ! Il est une justice divine qui ne permet pas ses compromis, sions-là. Celui qui met un pied dans la boue s'enlise comme on fait dans les sables. Cela est fatal, et cela est juste.

— Vous êtes bien sévère, monsieur.

— Je crois me montrer juste. Qu'un jeune homme élevé sur le pavé de Paris, au hasard de la Bohême, sans mère capable de lui enseigner ce que c'est que la vertu, traîne plus tard les choses saintes dans le ruisseau, il lui reste l'excuse de n'en point avoir compris la sublimité ; mais vous ! vous qui aviez pour mère une sainte créature ! vous restez sans atténuation pour votre faute. Jean, vous pouvez acquérir du talent, et vous faire en plein soleil une belle renommée, ne cherchez point un succès rapide, vulgaire, malsain. Ne ramassez point d'argent dans les égoûts. Rejetez derrière vous, comme une erreur de jeunesse ces dessins immondes, revenez à la grande tradition de l'art que je vous enseigne. C'est la vérité, le salut, la gloire. L'argent mal gagné ne profite jamais. Quand vous deviendriez millionnaire à l'aide de croquis semblables, je ne vous estimerais pas davantage heureux ; et je redouterais pour vous la catastrophe que Dieu tient en réserve pour châtier l'abus de ses dons. Promettez-moi de renoncer à un genre qui vous abaisse, de chercher dans l'art ses manifestations les plus hautes, de vous donner tout entier à ce que je m'efforce de vous enseigner de mon mieux.

— Oui, monsieur, répondit Jean, je vous le promets.

— Sur l'honneur ?

— Sur l'honneur.

— J'accepte cette parole, et je la tiens pour sacrée.
 — A ce prix vous oblierez...
 — Cette première faute, oui : on doit toujours pardonner la première ; mais je ne vous le dissimule pas, Jean, si vous retombez dans la même erreur...

— Eh bien ! monsieur ?
 — Je me séparerais de vous.
 — Sans rémission ?
 — Je vous considérerais comme incorrigible.
 — N'ajoutez rien de plus, monsieur, l'affection, la reconnaissance me tient étroitement à vous. Rendez-moi votre confiance. Je m'efforcerais de m'en montrer digne.

Raymond tendit la main à Jean Bruk.
 Un moment après les élèves arrivèrent.
 Chacun prit sa place, disposa son chevalet ; le modèle s'installa sur l'estrade, et la leçon commença.

Jean, soit qu'il voulût faire oublier le passé à son maître, soit qu'il se trouvât réellement en bonnes dispositions ; enleva en quelques heures une superbe ébauche.

— Allons ! c'est bien, dit le maître en passant.
 La leçon terminée les jeunes gens se séparèrent.
 Landry s'approcha de Jean Bruk.

— Je ne sais si vous aimez le théâtre, lui dit-il, mais j'ai une place à vous offrir dans ma loge ; venez-vous ?

— De grand cœur, répondit Jean. Les théâtres ne me vont guère, surtout à de si belles places.

Ils sortirent ensemble de l'atelier d'Armadieu.

Landry connaissait le dessin de Jean, et comme le maître, il était affligé de voir entrer dans une voie semblable un jeune homme doué de belles facultés. A l'expression grave et un peu triste d'Armadieu, à la physionomie légèrement contractée de Jean Bruk, il jugea qu'une explication avait eu lieu entre le maître et l'élève, et que celui-ci en dépit de sa soumission apparente en gardait une sourde rancune.

Libre de son temps, car ce soir là il n'accompagnait pas sa famille au bal donné par Bozan de Breuil, Landry se promit de savoir ce qui se passait au fond du cœur de son camarade, et de lui donner sous une forme plus amicale peut-être les mêmes leçons qu'Armadieu.

La jeunesse possède des ressources merveilleuses, les rapprochements de l'âge établissent vite ceux de l'affection. Depuis qu'il se trouvait mêlé à des existences disputées à la misère, partagées entre l'art qui absorbe et des besoins renaissants mal satisfaits, Landry se prenait de pitié pour la pauvreté laborieuse, et d'admiration pour les fiers lutteurs. Mais en même temps il croyait remplir un devoir en tendant la main à quiconque se trouvait près de tomber dans le gouffre ou de glisser sur une pente difficile.

Du reste, jamais invitation ne fut mieux accueillie que celle de Landry.

Sans comprendre la grandeur du caractère de son compagnon, Jean Bruk en subissait la puissance. Peut-être étant donné la tendance vers la curiosité de tous les chercheurs qui doivent de quelque façon que ce soit traduire la pensée humaine, n'est-il point fâché à son tour de lire au fond de l'âme de son camarade d'atelier. Du reste l'amitié de celui-ci lui pouvait devenir profitable ; il savait combien de fois Landry était venu en aide à ses amis d'atelier, et peut-être comptait-il à son tour faire un emprunt à la caisse du fils du millionnaire.

Les jeunes gens s'étaient donné rendez-vous au Grand Café,

et Bruk y arriva le second, aussi élégant que le lui permettait sa mince garde-robe.

Il se frottait rarement à la haute vie parisienne, et sentait en lui tous les appétits du luxe. C'était donc une double fête qu'un fin dîner dans un cabaret à la mode, et une soirée passée au théâtre.

Landry l'entraîna au Lion-d'Or, dont les élégances de l'époque de la Renaissance plaisent aux artistes ; Landry Gualbert qui attachait un prix médiocre au luxe de la table, s'ingénia à composer un menu savant. Le dîner se trouva réussi en tout point. Des vins choisis et variés juste assez pour permettre d'en savourer le bouquet sans les confondre amenèrent la gaieté dans l'esprit de Jean Bruk. Vidant allègrement les coupes il trouva dans le fond des verres de tokai et de champagne un entraînement irrésistible vers des confidences que peut-être jamais il n'avait faites avant ce jour.

— Êtes-vous heureux ! dit-il Landry, en posant ses coudes sur la table. Tous les jours il vous est possible de vous asseoir devant un couvert élégant, de couvrir votre table de mets variés de choisir vos vins comme on fait d'un volume inspirateur, et de trouver dans le fond des coupes la vision qu'il vous plaît d'évoquer. Tenez, moi ! enfant du pavé de Paris, élevé dans une mansarde par une mère honnête, mais très pauvre, moi qui ai souffert de la faim et de la soif, j'ai souvent rêvé les soupers d'un Héliogabale, et les fantaisies d'un Lucullus. Étendu sur un mauvais lit, l'estomac creux, le cerveau vide, j'évoquais par la pensée le souvenir de ces repas étranges comme Nabucho et Balthazar en offraient à leur convives. A la clarté de torchères tenues par des esclaves je voyais resplendir une table couverte de plats d'or et de coupes précieuses ; des plafonds entr'ouverts tombaient des rosées odoriférantes ; j'entendais les joueurs de flûte tirer de leurs instruments des sons doux mêlés aux frémissements des cordes de harpes. Je me baignais dans une atmosphère de parfums capiteux ; je m'enivrais d'un luxe sans nom, et comme Cléopâtre je fondais des perles dans une coupe couronnée de roses. Je suis de ceux qui dépassent dans l'auçance de leurs rêves ce que réalisèrent les passions arrivées à leur paroxysme. Tous les luxe, toutes les ivresses ont été mon partage pendant mes songes de dormeur éveillé. Jugez maintenant ce qu'est ma vie. Sans fortune, vivant mal de la vente de quelques tableautins, je connais toutes les privations dans ce Paris comblé de jouissances. Mes mains avides se tendent vers des fruits d'or qui se dérobent au moment où je tente de les saisir. Mon existence pourrait s'appeler l'enfer du désir. Que vous êtes heureux et combien je vous envie !

— Heureux ! répondit Landry, je le suis justement parce que je n'ai ni vos goûts, ni vos désirs, ni vos rêves. Comme beaucoup d'autres vous vous trompez vous. Elevé dans la médiocrité, je ne porte point mon ambition au-delà. Jusqu'à un certain point je participe à une opulence qui n'est pas nécessaire à mon bonheur, mais je n'ai garde de m'y attacher ; si elle venait subitement à manquer, je n'en éprouverais nulle souffrance personnelle. J'ai tout sacrifié à l'art dont je fais ma vie. Au lieu de passer au théâtre ou au bal mes heures de loisirs, je m'emferme dans mon cabinet et je travaille. J'apprends des langues étrangères qui me permettront de me trouver bien chez moi dans les pays que je visiterai ; je puisse dans l'histoire des différents peuples des documents qui me seront utiles plus tard. Convaincu du grand nombre de connaissances qui sont nécessaires à un artiste, je cherche sans fin, et j'amasse un peu d'érudition pour l'avenir. Je m'efforce de n'attacher aucun prix à ce qui vous paraît si désirable. Je trouve ce dîner excellent, ces vins exquis, mais surtout

parce que je suis en compagnie d'un camarade. L'art est un culte grave ; les maîtres anciens le jugeaient ainsi, et si nous avons le désir, sinon la prétention de les égaier, nous devons nous efforcer de les imiter dans leur vie. Il m'a toujours semblé que la famille des Van Eyck était le modèle suprême de cette vie intelligente et vraiment grande qui, de leur siècle jusqu'à nous laisse une trace lumineuse.

— Mais, demanda Jean Bruk, à quoi bon la gloire, la fortune qui la suit, si nous ne dépensons pas l'argent à pleines mains, si nous n'en profitons pas au point de vue de nos plaisirs, de notre renommée ? Le succès enivre et je sais bien que s'il me vient jamais je m'abandonnerai à son ivresse.

— Et vous tuerez ce qu'il pourrait y avoir de vraiment grand en vous.

— Est-ce que vraiment, vous, Landry Gualbert, dont le père gagne des millions en suivant les jeux de bourse fantastiques de Bozan de Breuil, vous travaillerez pour ce qu'on est convenu d'appeler la postérité ?

— Je ne sais point, répondit Landry si Raphaël, Michel-Ange et Léonard cherchaient le beau idéal dans leurs œuvres, poussés par le désir d'imposer aux siècles futurs leur renommée. Je crois plutôt qu'ils cultivaient avec un saint respect les qualités qu'ils tenaient du ciel, et qu'ils croyaient remplir un devoir en s'efforçant d'apporter dans leurs œuvres le degré de perfection dont ils étaient capables. Le véritable génie est exigeant. Je ne suis pas certain que Raphaël devant la plus belle de ses madones, que Michel-Ange après avoir terminé son Moïse, se soient sentis remplis de cette joie puissante qui doit être la récompense d'un grandiose effort. Qui nous dit que l'idéal entrevu par eux ne dépassait point encore la beauté de ces toiles et de cette statue ? Les bornes de l'art reculent sans cesse devant nous. Nous voulons grandir pour nous-mêmes plus encore que pour la foule. Et voilà pourquoi je ne cesserai de travailler et de marcher vers le progrès dans un art dont j'ai fait ma vie.

— Moi aussi, j'en ferais bien le but d'efforts constants, reprit Jean Bruk, à la condition que les plus petites de mes toiles se vendissent vingt mille francs, et que j'eusse un hôtel rue de Prony, un coupé et cinq domestiques.

— Ceux qui vivent de la sorte sont-ils tous bien certains de rester de grands, de véritables artistes ? Ne tombent-ils pas dans un mercantilisme qui les fait déchoir à leurs propres yeux, d'abord, et devant l'opinion ensuite ?

— Il faut vivre et bien vivre, dit Jean, et jamais je ne l'ai mieux compris que ce soir. Allons au théâtre. Le premier acte de la féerie sera joué, mais nous arriverons pour le ballet du second.

Les jeunes gens montèrent en voiture et s'arrêtèrent devant le théâtre de la Porte-Martin.

On y jouait un prétexte à défilés merveilleux, à tableaux créés pour le plaisir des yeux, à ballets empruntés à des mythologies bizarres. Il faut pour l'esprit et les regards blasés des Parisiens, des spectacles sans cesse nouveaux, et dont le luxe et la beauté dépassent ce qui nous fut offert dans le passé. Cette fois, l'administration avait fait sonner très haut les trois cents mille francs dépensés en décors et en costumes. On avait fait des engagements d'artistes exceptionnels ; le Jardin d'Acclimatation avait prêté ses éléphants, ses dromadaires et des chevaux de taille lilliputiennne. Un dompteur était venu d'Amsterdam, amenant avec lui dans une cage de fer grande comme une maison des bêtes nouvellement arrivées d'Afrique. Pendant un mois on ne parla

que de la féerie. Le lendemain de la première représentation les journaux vantaient sa magnificence et constataient son succès mérité. Ce soir-là on allait dans la troisième, c'est-à-dire que décors et costumes se trouvaient dans tout leur éclat.

La loge de Landry placée de face était excellente, et Jean Bruk s'y installa avec une évidente satisfaction.

L'entr'acte allait finir. Les spectateurs regagnaient leurs places, et parmi ceux qui se trouvaient aux fauteuils d'orchestre, le jeune homme reconnut le directeur de la "Crécelle" qui lui payait cinq louis ses derniers dessins satiriques. Celui-ci en parcourant les loges du regard aperçut Jean auquel il adressa un bonjour familier de la main.

Le second acte commença. Ni Jean, ni Landry ne comprirent ce qui se passait dans cette série de tableaux. On parlait, on chantait, les acteurs entraient et sortaient, des trucs bizarres, des transformations charmantes, des costumes d'un goût parfait amusaient le regard, et tenaient l'imagination en éveil. Jean accoudé sur le rebord de la loge s'enivrait de ce spectacle amusant ; muet il regardait les ballets fantastiques éclairés par les éblouissements de la lumière électrique, les apothéoses dans lesquelles les femmes s'enlevaient comme des oiseaux, suspendues qu'elles étaient à des fils de platine. Ses lèvres s'agitaient, son regard brillait, la rougeur montait à son front, ses mains devenaient nerveuses. Oui, il avait raison de l'avouer, il appartenait à la race de ceux qui ont soif de toutes les jouissances. Il ne songeait point à cette heure qu'il se trouvait en invité à cette fête ; il s'y trouvait à sa place et s'étonnait simplement de n'y pas être tous les soirs. Son cerveau bouillonnait sous la double excitation des vins rares savourés dans des coupes de cristal rose, et du spectacle qui s'offrait à ses regards. Combien il était loin à ce moment de la mansarde, de la vie chichement réglée, des sages conseils d'Armadiou, des grandes théories sur l'art de Landry Gualbert.

Il éprouvait une étrange jouissance à s'étaler dans cette loge, à regarder d'en haut ceux qui se trouvaient là, à vivre durant une soirée de l'existence d'un garçon riche qui peut dépenser les louis sans les compter.

Durant l'entr'acte suivant, Landry alla faire un tour au foyer pour causer avec quelques amis ; Jean Bruk demeura dans la loge, il attendait la visite du directeur de la "Crécelle".

Celui-ci ne tarda point à venir.

— Eh bien ! lui demanda-t-il, vous sentez-vous en train de dessiner quelque chose pour moi ? Vous savez, le journal vous, est ouvert comme ma caisse.

(A SUIVRE.)

Commencé le 12 avril 1883—No 172.

INFORMATIONS

A partir d'aujourd'hui—(12 octobre 1882)—les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : un an, \$1.00; six mois, 50 cents, payable d'avance ou dans le cours du premier mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Aux agents 16 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, payable à la fin du mois.

Nos abonnés actuels endettés voudront bien régler l'arrérage immédiatement, par là nous éviter la pénible nécessité de les retrancher de nos livres à l'expiration du terme de leur abonnement, et de remettre le compte à notre procureur pour collection.

Nous sommes en mesure de fournir tous les numéros par depuis le 1er Janvier dernier, et même une liste complète (brochée) de l'année 1881, aux conditions ci-dessus.

MORNEAU & CIE., Editeurs,

Boite 1986, Bureau de Poste.

No. 17 Ste Thérèse Montréal.